

## Aristote

### Biographie

Aristote (en grec ancien Ἀριστοτέλης / Aristotélès), surnommé le Stagirite (Σταγειρίτης / Stageiritès), est un philosophe grec né en 384 av. J.-C. à Stagire, en Macédoine, et mort en 322 av. J.-C. à Chalcis, en Eubée. Disciple de Platon à l'Académie pendant plus de vingt ans, il prit ensuite une distance critique vis-à-vis des thèses de son maître et fonda sa propre école, le Lycée. Il fut également précepteur d'Alexandre le Grand.

Sa conception de l'être comme « substance » (ou ontologie), et de la métaphysique comme « science de l'être en tant qu'être », influença profondément l'ensemble de la tradition philosophique occidentale, d'Alexandre d'Aphrodise à Martin Heidegger en passant par Thomas d'Aquin, et orientale, d'Averroès et Maïmonide à Cordoue jusqu'au persan Avicenne en passant par les théologiens médiévaux de Byzance.

Véritable encyclopédiste, il s'est beaucoup intéressé aux arts (musique, rhétorique, théâtre) et aux sciences (physique, biologie, cosmologie) de son époque ; il en théorisa les principes et effectua des recherches empiriques pour les appuyer. Il élaborait une réflexion fondamentale sur l'éthique et sur la politique qui influença durablement l'Occident. Le Stagirite est également considéré, avec les stoïciens, comme l'inventeur de la logique : il élaborait une théorie du jugement prédicatif, systématisait l'usage des syllogismes et décrivait les rouages des sophismes. Son œuvre comporte très peu de détails biographiques. De même, il n'existe guère de témoignages contemporains qui nous soient parvenus. Ses doxographes lui sont postérieurs de quelques siècles (Denys d'Halicarnasse, Diogène Laërce...). Sa biographie n'est donc connue que dans les grandes lignes.

Son époque est marquée par le renouveau du royaume de Macédoine et le déclin de l'influence de la démocratie athénienne.

Assoiffé de connaissance, il se rendit à Athènes. Il commença par suivre les cours d'Isocrate. Peu satisfait, il décida de rentrer à l'Académie de Platon à l'âge de 17 ans, vers -367, alors que Platon se trouvait en Sicile. Il y fut remarqué, notamment pour son intelligence. Platon lui donna même le droit d'enseigner, surtout la rhétorique, en tant que répétiteur. Il resta 20 ans à l'Académie, jusqu'à la mort de Platon. Il peut donc dire, à ce moment : « Nous », au sens de « Nous, les platoniciens ». Platon l'appelle « le lecteur » (ὁ ἀναγνώστης) ou « l'intelligence de l'école » (νοῦς τῆς διατριβῆς). Il est platonicien, mais critique, puisqu'il rejette la théorie des Idées, centrale chez Platon. Chacun connaît la célèbre formule : « Ami de Platon, mais encore plus de la vérité. » Aristote disait : « Ce sont des amis qui ont introduit la doctrine des Idées. (...) Vérité et amitié nous sont chères l'une et l'autre, mais c'est pour nous un devoir sacré d'accorder la préférence à la vérité. »

Il s'intéressa à la vie politique locale mais ne put y participer du fait de son statut de métèque (« étranger » à la cité).

À la mort de Platon, en -346, Speusippe, neveu de Platon, succéda à celui-ci. Dépité, Aristote partit pour Atarnée, avec deux condisciples, Xénocrate et Théophraste. Il se peut aussi qu'il ait fui Athènes de

plus en plus hostile aux Macédoniens, car le roi Philippe II venait de massacrer une ville amie des Athéniens, Olynthe. À Atarnée, en Troade, sur la côte d'Asie Mineure, il rejoignit Hermias d'Atarnée, un ami d'enfance, « tyran » (maître souverain qui s'est emparé du pouvoir) du royaume de Mysie, avec Atarnée pour capitale. Là, il retrouva un cercle platonicien. Pendant ce temps, la Macédoine et Athènes firent la paix (en -346). D'Atarnée, Aristote passa au petit port d'Assos (actuel village turc de Berhamkale), peut-être après un refroidissement dans ses relations avec Hermias d'Atarnée. Aristote poursuivit ses recherches biologiques et commença à observer la faune marine. Il ouvrit une école de philosophie, une sorte de filiale de l'Académie.

En -344, quand Hermias d'Atarnée, livré aux Perses, fut exécuté par Artaxerxès III, il se rendit à Mytilène, dans l'île voisine de Lesbos, chez Théophraste. Il y ouvre sa deuxième école, pour environ deux ans, et y rencontre Phaniass, qui devient son élève.

En -343, il entra en Macédoine, appelé par le roi, Philippe II de Macédoine, pour devenir, deux ou trois ans durant, le précepteur du prince héritier, le futur Alexandre le Grand, alors âgé de 13 ans. Il lui enseigne les lettres (dont l'Illiade) et sans doute la politique. Vers -341, il épouse Pythias, nièce et fille adoptive d'Hermias d'Atarnée, réfugiée à Pella, qui lui donnera une fille, Pithias.

Sa deuxième période de production se place successivement à Assos, Mitylène, et Mieza (-345/-335), au nord de Pella (capitale de la Macédoine), où il acquiert de nombreuses amitiés. Il produit alors la suite de la Physique (III, IV, V, VI), Du ciel, De la génération et de la corruption, la suite de la Métaphysique, une partie de l'Éthique à Nicomaque (livres I.6, VII, VIII, II, III), la Rhétorique, la Poétique. Il s'occupa sans doute de la reconstruction et de la législation de Stagire, qu'il voulait reconstruire après que Philippe II de Macédoine l'eut détruite en -349.

C'est en -338 que Philippe II de Macédoine soumet Athènes. Âgé de 49 ans, en -335, Aristote revient à Athènes.

Une seconde fois, la direction de l'Académie lui échappe, cette fois au profit de son condisciple et ami Xénocrate, en -339. On dit qu'il s'exclama alors : « Il est honteux de se taire et de laisser parler Xénocrate. » Il fonde alors sa troisième école, le fameux Lycée, sur un terrain loué, mais non acheté (Aristote est un métèque, il n'a pas le droit à la propriété). Le mot « Lycée » vient de ce que le lieu est voisin d'un sanctuaire dédié à Apollon Lycien. Ainsi naît — mais ce n'est pas certain - l'école péripatéticienne. « Péripatéticienne » vient de peripatein (περιπατεῖν), « se promener » : le Lycée était situé sur un lieu de promenade (peripatos), ou bien le maître et les disciples philosophaient en marchant. Les aristotéliens sont « ceux qui se promènent près du Lycée » (Lukēioi Peripatētikoi, Λύκειοι Περιπατητικοί). Le Lycée comprenait une bibliothèque, un musée... qu'Alexandre le Grand finançait. Aristote faisait deux types de cours, l'un, du matin, appelé « acroamatique », réservé aux disciples avancés, l'autre, de l'après-midi, ouvert à tous, et appelé « exotérique ». Lui habite dans les bois du mont Lycabette. Devenu veuf à Athènes, en -338 il prit pour seconde épouse une femme de Stagire, Herpyllis, dont il eut un fils qu'il nomma Nicomaque, du nom de son propre père. Nicomaque mourut jeune. L'ouvrage d'Aristote consacré aux thèmes de la vertu et de l'action prudente, dont le titre est Éthique à Nicomaque, lui fut dédié.

Sa troisième et dernière période de production se place ainsi au Lycée (-335/-323), pour treize ans. De cette période relèveraient le livre VIII de la Métaphysique, les Petits traités d'histoire naturelle, l'Éthique à Eudème, l'autre partie de l'Éthique à Nicomaque (livres IV, V, VI), de la Constitution d'Athènes, des Économiques.

Il accompagne peut-être Alexandre le Grand en Asie Mineure, en Syrie et en Égypte, entre -335 et -331, mais la réalité historique n'est pas établie de manière certaine. En -327, quand Alexandre fait mettre à mort Callisthène d'Olynthe, neveu d'Aristote, en -327, les relations entre Alexandre le Grand et Aristote s'assombrissent. À la mort d'Alexandre le Grand, en -323, Aristote, menacé par le parti anti-macédonien de Démosthène, estime prudent de fuir Athènes, fuite d'autant plus justifiée que Eurymédon, hiérophante à Éléusis, porte contre lui une accusation d'impiété pour avoir composé un Hymne à Hermias d'Atarnée, car les hymnes étaient réservés au culte des dieux. Décidé à ne pas laisser les Athéniens commettre un nouveau crime contre la philosophie (le premier étant la condamnation à mort de Socrate), Aristote quitta Athènes, avec famille, sa femme Herpyllis et la fille de son premier mariage, Pythias. Son ami Antipatros, ancien lieutenant de Philippe II et gouverneur de la Macédoine pendant les expéditions d'Alexandre, soumit les Athéniens, décidés à se rebeller une fois Alexandre mort, lors de la bataille de Crannon.

Cette même année -322, à Chalcis, ville de sa mère, dans l'île d'Eubée, Aristote mourut, à l'âge de 62 ans. Il serait mort d'une maladie d'estomac, qui le minait depuis très longtemps. Son corps fut ramené à Stagire. Théophraste, son condisciple et meilleur ami, succéda à Aristote à la tête du Lycée. Le Lycée subsistera jusqu'en 529 après J.C., quand l'empereur romain Justinien Ier voulut mettre fin à la philosophie « païenne ».

Les biographes (surtout Diogène Laërce) décrivent Aristote avec un défaut : il bégaye ou bien il a un cheveu sur la langue. Il est petit, trapu, avec des jambes grêles, les yeux petits et enfoncés. Chose rare pour l'époque, il n'a pas de barbe. En revanche il porte des bijoux et du linge fin. Comme plus tard Kant, il donne grand soin à sa toilette.

### **Les idées et leurs développements**

L'exégèse traditionnelle (située entre la diégèse platonicienne et la métagénèse sceptique), selon l'expression de Werner Jaeger, lui a ainsi donné un air rigide de schématisme conceptuel. C'est pourquoi, dans l'histoire de l'interprétation aristotélicienne, l'œuvre de Jaeger (Aristoteles, Grundlegung einer Geschichte seiner Entwicklung) est considérée comme un événement majeur. Au lieu de présenter un système tout fait, Jaeger s'efforce de retrouver le devenir interne de la doctrine. Il divise ce devenir en trois étapes :

L'époque de l'Académie : époque du dogmatisme platonicien ;

Les années de voyage : naissance d'un platonisme critique ;

Le maître : second séjour à Athènes, et avènement de l'aristotélisme proprement dit.

C'est l'époque du dogmatisme platonicien (œuvres de jeunesse, l'Éthique à Eudème, Protreptikos).

Jaeger rapproche la forme du dialogue aristotélicien et les derniers dialogues de Platon où domine la méthode de classification et d'abstraction, la dialectique. L'Éthique à Eudème nous montre un Aristote platonicien (substance et âme, transcendance du Bien, réminiscence, immortalité, Idées). Quant au Protreptikos, il date d'avant la mort de Platon, et il est un programme de vie et de formation platonicienne ; la phronèsis est un concept nettement platonicien, et le nous renvoie aux spéculations du Timée, du Philèbe, des Lois. Or, on ne trouve plus ce concept dans la Métaphysique. On ne trouve plus non plus dans l'Éthique à Nicomaque une éthique aussi exacte que les mathématiques ; cette conception y est même combattue.

C'est la naissance d'un platonisme critique. Platon meurt en -348/-347, et Aristote quitte Athènes. C'est, selon Jaeger, le Peri philosophias qui permet de se faire une idée de l'activité philosophique d'Aristote à cette époque. Jaeger s'efforce de reconstituer cette œuvre. Elle exprimerait une philosophie de transition, en procédant à des corrections du platonisme. Le premier livre fait l'histoire de la sagesse antique, et fait du platonisme un sommet de la philosophie. Le deuxième livre critique la théorie des Idées-nombres. Le Peri philosophias aurait d'ailleurs été écrit à la même époque que la critique des Idées dans le premier livre de la Métaphysique. Enfin, le troisième nous renseigne sur la cosmologie et la théologie du jeune Aristote. Plusieurs thèmes platoniciens y sont repris : identification de la théologie et de l'astronomie ; principe du premier moteur immobile (idée qui a son origine dans les Lois) ; l'âme des astres ; mais Aristote s'éloigne parfois de Platon. Ce serait là le moment de fondation de la théologie hellénique et même de la philosophie de la religion. On peut dire que même après la critique des Idées, Aristote garde encore assez longtemps certains concepts platoniciens (âme, immortalité, etc.)

Jaeger examine également la Métaphysique, et distingue plusieurs états du texte : il y trouve une métaphysique primitive et un platonisme corrigé. Ainsi avons-nous deux textes qui font la critique des Idées (A, 9 et M, 4-5). Pour Jaeger, les deux premiers livres feraient alors partie d'une métaphysique primitive ; le livre M daterait d'une époque où l'école péripatéticienne s'oppose à l'école platonicienne (donc, au moment du second séjour à Athènes). Mais la partie M, 9-10 ferait également partie de la métaphysique primitive, avant d'être remplacée par M, 1. Le livre Z, sur la substance, aurait été introduit plus tard, pour donner un plan à l'ensemble, puisque dans ce livre la métaphysique n'est plus la science du suprasensible, mais de l'être en tant qu'être ; ce point ferait donc apparaître aussi l'évolution critique d'Aristote par rapport à Platon, sans que l'on sache bien si Aristote soit parvenu à surmonter cette conception contradictoire de la métaphysique : théologie ou science de l'être en tant qu'être ?

De même en ce qui concerne l'éthique, on peut distinguer une étape platonicienne (Protreptikos), un platonisme critique (Éthique à Eudème), et l'aristotélisme proprement dit (Éthique à Nicomaque). Le même genre de remarques peut également s'appliquer à la politique.

Enfin, le second séjour à Athènes marque l'acmé de la philosophie aristotélicienne. Ce que l'on appelle habituellement aristotélisme a été élaboré pendant la seconde époque. Dans la troisième période, Aristote se livre à des recherches empiriques et il crée un nouveau type de science : ses enquêtes se caractérisent par la description et l'observation des choses particulières.

recherches archivistiques pour l'histoire du théâtre et des jeux ;

recherches zoologiques et botaniques ; Aristote, déclarait que les animaux se plaçaient loin en dessous des humains dans la scala naturæ, à cause de leur prétendue irrationalité, et parce qu'ils n'auraient pas d'intérêt propre. Théophraste exprima son désaccord, se positionnant contre la consommation de viande en alléguant qu'elle privait les animaux de leur vie, et qu'elle était donc injuste. Les animaux, dit-il, peuvent raisonner, sentir, et ressentir de la même manière que les êtres humains. Cet avis ne prévalut pas, et c'est la position d'Aristote - selon laquelle les humains et les non-humains vivaient dans des règnes moraux différents parce que les uns étaient doués de raison et non les autres - qui persista largement jusqu'aux contestations de certains philosophes dans les années 1970.

anthropologie et physiologie ;

histoire des sciences ;

médecine ;

histoire de la politique

étude approfondie de la grammaire

### **La philosophie d'aristote**

Aristote a été l'un des premiers à procéder à des classifications hiérarchiques systématiques des connaissances et des concepts, s'inspirant peut-être des divisions utilisées pour l'organisation des armées (cette thèse serait à expliquer).

Sa philosophie se divise en trois parties ; cette division est remarquable, car elle diffère de la division habituellement reçue (logique, physique, éthique) : la philosophie théorique, la philosophie pratique et la philosophie poïétique. La partie théorique se divise à son tour en physique, mathématique et théologie ; la philosophie pratique en économique, éthique, politique et rhétorique ; la poïétique comprend toutes les activités qui produisent une œuvre.

La philosophie ou science théorique s'occupe de la connaissance des causes. Elle a pour instrument de ses recherches la démonstration : démontrer, c'est montrer la nécessité interne qui gouverne les choses, c'est en même temps établir une vérité par un syllogisme fondé sur des prémisses assurées. La science démonstrative « part de définitions universelles pour arriver à des conclusions également universelles ». Le mode de démonstration des différentes sciences diffère selon la spécificité de leur objet.

La science théorique est désintéressée : elle constitue la fin en soi de l'âme humaine et l'achèvement de la pensée. En ce sens, l'homme réalisé est celui qui, profitant du temps libre (skholè) par sa position sociale qui le dégage des préoccupations matérielles (le travail est dévolu aux esclaves), peut se consacrer à la contemplation désintéressée du vrai. Il y a autant de divisions de la philosophie ou science théorique qu'il y a d'objets d'étude, c'est-à-dire de régions différentes de la réalité (genres, espèces, etc.). Il y a même une science générale (la philosophie première) qui ne prend pas pour objet de son étude une partie de ce qui est, mais ce qui est dans sa totalité. Entre autres sciences particulières, on trouvera donc par exemple :

la physique : qui porte sur les substances qui ont en elles-mêmes le principe de leur mouvement et sont composées de matière, de forme et du composé des deux. La physique traite de l'acte de composition finalisé de la matière et de la forme, par application des premiers principes. On peut parler d'entropie négative de la physis (principe de dégradation qui croît. Cette science s'occupe des choses sensibles du monde sub-lunaire, soumises à la génération et la corruption et des choses incorruptibles, supra-lunaires (astres) ;

les mathématiques : qui portent sur les nombres, c'est-à-dire les quantités en général, tirées de la réalité par abstraction

Mais aussi la science de l'âme (c'est-à-dire du vivant et des animaux), de la cité (la science politique), du divin (premier moteur immobile), etc.

La science pratique : La phronesis, disposition qu'on traduit parfois par « sagesse pratique », est tournée vers l'action (praxis). L'action, par opposition à la production (poïesis), est selon Aristote l'activité dont la fin est immanente au sujet de l'activité (l'agent), par opposition à la production, activité dont la fin (l'objet produit) est extérieure au sujet de l'activité.

Le bonheur, parce qu'il est accomplissement de soi, actualisation de mes puissances, résulte selon Aristote de l'activité. Mais il ne faut pas confondre cette activité contemplative, de l'intelligence, semblable à celle de Dieu, avec un travail, car Aristote distingue la production et la praxis.

Ayant en elle-même sa propre fin, la praxis n'a pas de point d'arrêt : on peut voir et continuer à voir, être heureux et continuer à l'être, etc.

La phronesis est un mode de connaissance qui porte à la fois sur l'universel et sur le particulier : c'est donc une connaissance des moyens de réalisation de l'universel.

La science poïétique : Il s'agit du savoir-faire ou de la technique, qui consistent en une disposition acquise par l'usage, qui a pour but la production d'un objet qui n'a pas son principe en lui-même, mais dans l'agent qui le produit (par opposition à une production naturelle).

Parce que la technè est au service d'une production, le domaine de la technique est l'utilité et l'agrément. Elle vise toujours le particulier et le singulier, mais demande un savoir-faire qui peut s'apparenter à une étape intermédiaire dans l'échelle de la connaissance.

### **Logique ou organon**

L'Organon n'est pas à proprement parler un ouvrage théorique : « organon » signifie « instrument de travail ». C'est donc un ensemble de traités qui forment une méthodologie de la réflexion, autrement dit la logique aristotélicienne. L'ordre de ces traités n'est toutefois pas chronologique. Aristote a d'abord réfléchi aux règles de la discussion (Topiques) avant que ses recherches dans le domaine de la logique ne lui permettent d'inventer la théorie du syllogisme (raisonnement en grec) : il a répertorié l'ensemble des syllogismes dans les Premiers Analytiques. (Pour un exposé complet de la théorie du syllogisme voyez à cet article.)

Les deux premiers traités de l'Organon traitent des éléments du syllogisme (les termes et les propositions) ; les Premiers Analytiques traitent du syllogisme en général, les Seconds Analytiques des syllogismes dont les prémisses sont nécessaires et les Topiques traitent des syllogismes dont les prémisses sont probables (raisonnement dialectique à partir d'opinions généralement acceptées).

Si Aristote passe pour l'inventeur de la logique formelle, le statut de la logique dans sa pensée n'est pas très clair : est-elle un organon (instrument, outil) ou une propédeutique ? Nous ne le savons pas. Il semble, mais c'est fort douteux, que la logique devait permettre à ses yeux d'inventer des raisonnements producteurs de savoir ; néanmoins il en use très rarement. Il est donc possible qu'Aristote entendait en réalité mettre le savoir déjà constitué sous la forme systématique du syllogisme.

Toujours est-il qu'aux Topiques la dialectique devient un simple exercice dénué de certitude scientifique, toutefois cet exercice souligne la nécessité de bien distinguer le sens des mots, pour éviter les confusions. Les Catégories analysent donc les termes des propositions ; de même, la proposition sera définie comme la composition d'un sujet et d'un attribut, car selon lui, un problème dialectique consiste à demander si l'un appartient réellement à l'autre ou non. La forme de la proposition est donc : B appartient à A. (Ceci n'empêche que plus tard, le Ch. 4 de Mét. Γ accorde à la dialectique un rôle bien plus substantiel, puisque la réfutation offre le seul chemin pour parvenir à une preuve du 'principe'.)

La logique d'Aristote fut longtemps dominante, développée et perfectionnée au Moyen Âge ; mais elle n'est pas la seule logique de l'Antiquité ; il existe aussi une logique mégarico-stoïcienne, très différente dans ses principes (voir Stoïcisme).

La logique aristotélicienne du tout vrai ou tout faux (ou du tiers exclu) est parfois considérée, notamment de nos jours comme une logique binaire représentant mal la complexité des choses<sup>19</sup>. Il a fallu attendre le début du xx<sup>e</sup> siècle pour que l'évidence de ce principe de bivalence soit clairement remise en question, et que se développent des logiques non standard (logique trivalente, logique floue...)20.

Par ailleurs la logique ne peut se comprendre que par sa relation organique avec la rhétorique. La rhétorique use des mêmes moyens que ceux de la logique, mais au lieu d'argumenter sur des vérités ou des postulats scientifiques, elle argumente, usant des mêmes méthodes, sur des opinions, des vérités singulières. C'est pourquoi la rhétorique est, chez Aristote, le moyen propre au débat et à la réflexion dans la vie politique, la polis, tandis que la logique, opératoire dans la science, est inefficace et même nuisible dans la vie politique. La Rhétorique forme ainsi l'articulation pratique, dans l'œuvre d'Aristote, entre la Politique, les Éthiques, et la Logique. Elle explique comment et pourquoi l'homme, animal doué de raison et qui parle (en grec ces deux qualités se nomment simplement le logos), utilise la parole pour parfaire, dans la polis, sa nature. L'homme en société rend l'organon pratique.

Chez les Aristotéliciens arabes du Moyen Âge, essentiels pour la transmission de cet aspect de l'aristotélisme, l'organon logique incorpore le syllogisme rhétorique ou enthymème, et l'argumentation poétique, en continuité.

La physique est, comme l'indique son nom, la science de la nature (« physique » vient du grec physis (φύσις) signifiant « nature »). Comme toute science, elle a pour but de connaître son objet par les causes. Ce concept de nature désigne pour Aristote un principe interne de mouvement et de repos. La première chose à faire pour établir cette science, une fois le mot défini, est de montrer que la nature existe : y a-t-il des choses en mouvement, et la cause de ce mouvement est-elle une nature, i.e. un principe ? Aristote tente de définir le mouvement : « acte (entéléchie) de la puissance en tant que telle » (Physique, III, 1, 201, a 10s). Certains traducteurs écrivent « tel » au masculin. Que faut-il en penser ? Cette question est toujours l'objet d'une réflexion approfondie.

### **La nature...**

#### **... du mouvement**

Là où Aristote place le mouvement, il dit que ce qui est mû a primordialement fini de changer, parce qu'un premier changement a été effectué et accompli, niant le principe temporel comme faisant partie du mouvement. Théophraste souligne qu'il y a là un paradoxe : si le début est divisible à l'infini, et la fin indivisible, il faut les distinguer comme parties du mouvement, et comme instantanés.

#### **... du lieux**

Aristote explique la nature du lieu par des principes dont la première est divisible en deux axiomes :

Tout corps est dans une surface

Axiome 1 : Le lieu contient ce dont il est le lieu sans en être partie.

Axiome 2 : Le lieu est égal à ce qui est en lui.

Le lieu est en mouvement.

Ni la sphère des fixes ni la sphère céleste dans son entièreté ne sont en un lieu.

Même si les choses qui sont en un lieu ne se déplacent pas, elles ne seront plus dans le même lieu si ce qui les enveloppe leur est supprimé.

Là où Aristote place le mouvement, il dit que ce qui est mû a primordialement fini de changer, parce qu'un premier changement a été effectué et accompli, niant le principe temporel comme faisant partie du mouvement. Théophraste combatta ces théories qu'il qualifie d'aporétiques.

### **La psychologie**

Article détaillé : De l'âme.

Un corps organisé a la vie en puissance, c'est-à-dire qu'il ne possédera les fonctions vitales de nutrition, de croissance, etc. que s'il possède la forme-substance de l'âme. Dans De l'Âme (livre II), Aristote définit celle-ci comme « l'entéléchie première d'un corps naturel qui a la vie en puissance. » L'âme n'est pas toujours en acte dans le corps (comme dans le sommeil par exemple), mais elle est toujours la condition



nécessaire des fonctions du corps. Elle est donc le principe animant du corps, son moteur immobile : Aristote s'oppose ici encore à Platon, en rejetant les théories de l'âme comme pilote du corps qui impliquent l'indépendance de la première par rapport à ce dernier. En réalité, pour Aristote, il n'y a pas de vie séparée ni de l'un ni de l'autre.

L'étude de l'âme relèvera donc de la biologie et de la physique, par l'étude des puissances de l'âme, ce que nous appellerions la psychophysiologie : étude des quatre fonctions, la nutritive, la sensitive, la motrice et la cognitive. Ces fonctions sont hiérarchisées dans l'organisme vivant. Par exemple, pour avoir la cognition, il faut nécessairement posséder la sensation. Ces fonctions ne diffèrent pas réellement les unes des autres, l'âme est bien une dans le corps, mais on les distingue logiquement, suivant leur fonction.

De vifs débats philosophiques et théologiques porteront sur l'intellect agent, partie de l'âme cognitive, intellectuelle, celle qui pense et conçoit. Il est « analogue à la cause efficiente » car il produit les intelligibles, les pensées, il est « séparé, impassible et sans mélange », « seul immortel et éternel » (De l'âme, III, 5). D'où les questions : quel rapport entretient-il avec « l'intellect patient » (passif), qui est corruptible et ne pense rien par lui-même ? est-il Dieu qui pense en nous, comme le croit Alexandre d'Aphrodise ? est-il le même chez tous les hommes, comme le croit l'averroïsme latin ?

### **La biologie**

Les œuvres consacrées à la biologie représentent près du tiers de l'œuvre d'Aristote. On pense généralement que ces œuvres sont les plus tardives, écrites bien après l'Organon ; il abandonne complètement sa logique, au profit de la seule observation : la théorie devra rendre compte de ce qui est observé, et non l'inverse — alors que Platon, dans sa classification des animaux (cf. Le Sophiste) met les poissons dans le même groupe que les oiseaux, ou qualifiait l'homme d'« animal bipède sans plumes ».

Ces œuvres semblent adressées à un public cultivé, moins large que celui auquel les dialogues étaient destinés, mais ne se limitant pas aux membres du Lycée.

Une des difficultés auxquelles se heurte Aristote est que la nature est le lieu de l'accidentel : on ne peut discourir sur ce qui se produit nécessairement, comme c'est le cas pour la théologie ou les mathématiques, mais sur ce qui se produit le plus souvent : le meilleur exemple est l'existence des monstres. La nature n'est pas pour autant complètement livrée au chaos, un ordre se dégage de l'observation : « la nature ne fait rien en vain ni de superflu » : tout a sa raison d'être, donc est explicable par la raison.

Cette œuvre est principalement descriptive : l'Histoire des animaux n'est qu'une compilation de faits concernant la vie des différentes espèces animales ; Parties des animaux s'intéresse lui à la classification des animaux par genre et par espèce. Ce pan de la science aristotélicienne aura une durée de vie bien plus importante que sa physique : cette dernière fut critiquée et mise à bas par les découvertes de Galilée (1564-1642), mais la classification des animaux d'Aristote perdurera jusqu'à Buffon (1707-1788).

### **Les végétaux**

Il n'évoque les végétaux que pour les situer dans un plan plus général d'organisation des organismes vivants, Aristote ne s'intéresse qu'assez peu à l'étude des plantes pour elles-mêmes. Aristote dit que les plantes se nourrissent essentiellement d'humus, c'est-à-dire de matières organiques, qu'elles puisent dans le sol.

### **Les couleurs**

Dans *De Coloribus*, Aristote inaugure non seulement la science des couleurs, mais aussi la relation entre la couleur et le caractère. C'est ainsi qu'il soutient que ceux qui sont extrêmement noirs (agani melanes) sont couards : ce serait le cas des anciens Égyptiens, qui selon lui étaient agani melanes, trop noirs. Mais poursuit-il, ceux qui sont trop blancs sont aussi couards. *De Coloribus* fait d'Aristote le père de la science des couleurs et dans une certaine mesure de la sociobiologie.

### **Les oiseaux**

Aristote traite des oiseaux dans le livre IX de l'*Histoire des animaux*. Mais les espèces qu'il cite le sont dans le désordre et ne révèlent aucune tentative de classification. Les faits bien réels et bien observés sont mélangés à de nombreuses erreurs ou à des légendes. Aristote affirme ainsi que si le tonnerre gronde durant l'incubation, les œufs ne donneront aucune naissance ou que si le rossignol se cache durant tout l'hiver ce ne sera que pour réapparaître au printemps.

### **L'explication finaliste de la génération (l'œuf ou la poule?)**

Chronologiquement, selon Aristote, on peut certes dire que le grain est antérieur à l'épi, ou que l'enfant précède l'homme, mais en réalité c'est l'inverse : « Le domaine du devenir s'oppose à celui de l'essence, car ce qui est postérieur dans l'ordre de la génération est antérieur par nature, et ce qui est premier par nature est dernier dans l'ordre de la génération. » (Aristote *Parties des animaux* livre II ch.1 (646a24))

Seul l'adulte, l'être achevé, peut logiquement être une cause génératrice. Un être encore imparfait comme un enfant ne le peut pas, sinon il faudrait dire que l'imperfection est cause de la perfection, ce qui est impossible, même si chronologiquement nous avons l'impression que les choses vont dans le sens d'un développement du moins au plus parfait. On retrouve le principe général selon lequel « l'acte (la perfection, l'achèvement) est antérieur à la puissance (la simple possibilité) » (Aristote *Métaphysique* Théta 8 (1049b)). Aristote dit ainsi que « c'est l'homme qui engendre l'homme » et non le sperme comme le croyaient les Pythagoriciens et Speusippe (ibid. 1070-1073).

Or on peut dire que l'œuf n'est rien d'autre qu'une poule en puissance, et qu'à ce titre il n'existe que pour elle : c'est la poule qui est la raison d'être de l'œuf, et non l'inverse. En effet, s'il n'y avait pas d'animal à porter à maturité, l'existence de l'œuf n'aurait aucun sens. D'un point de vue logique donc c'est la poule qui doit précéder l'œuf. Pour comprendre la génération, il faut ainsi inverser l'ordre chronologique des faits. Aristote nie donc toute théorie de l'évolution, qui avait déjà été formulée avant lui par Démocrite, et affirme l'existence éternelle des genres ou espèces (fixisme). Ce sont en fait ces idées ou espèces qui existent véritablement, plus que les individus qui naissent et meurent. Contrairement aux théories matérialistes et mécanistes qui posent un hasard aveugle à l'origine du

monde, il pense que ce n'est pas accidentellement qu'un œuf donne une poule, qu'il y a une raison à cela, une « idée », « forme », « espèce » qui explique tout le développement observable en fournissant un modèle de perfection que les individus essayent d'atteindre durant leur vie. Aristote oppose ainsi à « l'explication par la nécessité aveugle, c'est-à-dire par la cause motrice et par la matière » (mécanisme), « l'explication par le meilleur, c'est-à-dire par la cause finale » (finalisme), laquelle « a son principe sur un plan supérieur », celui des êtres divins et éternels, les astres qui sont dans le ciel. En théorie, il ne devrait en fait pas y avoir de cycle de naissance et de mort des animaux, puisque l'univers est tout entier parfait et éternel. Pourquoi donc y a-t-il la génération? C'est le « principe du meilleur » qui seul permet de répondre.

### **La métaphysique**

Le mot métaphysique n'est pas connu d'Aristote, qui emploie l'expression philosophie première. Notes de cours peut-être hétérogènes et sans dénomination commune, les papiers classés après la Physique dans la bibliothèque d'Alexandrie prirent ainsi accidentellement le nom de « méta-physique ». Néanmoins, il est possible de considérer que cet ensemble de réflexions constitue une certaine unité. On y trouve en particulier énoncé un certain nombre de problèmes qui sont posés relativement à une même question : qu'est-ce qui fait que la totalité de ce qui est est ?, laquelle question semble définir l'objet d'une science dénommée philosophie première. La philosophie première ou métaphysique, c'est donc pour Aristote la science la plus générale, par opposition aux sciences particulières. La philosophie première, c'est la philosophie qui, au lieu de « découper une partie de ce qui est » (genre, espèce, ou autre) pour se poser ensuite la question de son être particulier (Qu'est-ce qui fait que ce qui est vivant est vivant ? ou encore Qu'est-ce qui fait qu'un homme est un homme? ou bien Qu'est-ce qui fait qu'un minéral est un minéral ? etc.) « prend en vue la totalité de ce qui est » pour s'interroger sur ce qui fait que tout ce qui est est. Selon Aristote, la philosophie première est donc la science de l'être en tant qu'il est et non d'une de ses parties, ou encore la science des principes et causes de l'être en tant qu'il est et de ses attributs essentiels. La philosophie première, en posant la question de savoir ce qui fait que tout ce qui est est, se heurte à de multiples problèmes, du fait que « ce qui est se dit en de multiples sens » (Métaphysique, G) ou autrement dit que « ce qui est en tant qu'il est n'est pas un genre » (Métaphysique, B). En effet, ce qui est se découpe en parties distinctes (supra-lunaire et sub-lunaire, les différents genres, les différentes espèces, etc.) dont les principes et les causes semblent définitivement hétérogènes les unes aux autres.

Pour répondre à la question de la métaphysique et résoudre les différents problèmes qu'elle pose, la recherche aristotélicienne porte alors plus particulièrement sur les manières de dire l'être. Ainsi la définition des essences dépend-elle de la philosophie première. Dans les Catégories, Aristote explique plusieurs sens de ce qui se dit simplement, c'est-à-dire de ce qui se dit sans combinaison (les termes des propositions) : substance (οὐσία / ousía), qualité, quantité, relatif, lieu, temps, position, action, passion, avoir. Cette liste est variable et semble devoir être complétée par d'autres concepts, tels que être en puissance ou en acte, privation, possession, antérieur, postérieur. Mais pour ce qui est de l'être, tous les sens dérivent du sens primitif et essentiel de l'être de la substance. La question fondamentale de la métaphysique est donc la substance. Selon lui, en effet, toute métaphysique se réduit à la question suivante : qu'est-ce que la substance ? Le livre Z de la Métaphysique cherche à répondre à cette question

(voir substance (Aristote)).

Aristote se fonde toujours sur le même réseau de concepts, qui sont définis dans les livres A et Δ de Métaphysique :

Catégories

Substance

Acte/Puissance

Entéléchie

Les 4 causes

matérielle

formelle

initiale (ou motrice, ou efficiente)

finale

Nécessaire/accidentel

On parle parfois d'une orientation onto-théologique de la philosophie première : en effet Aristote semble dans certains livres (le livre E en particulier) reconduire la question ontologique du livre gamma (qu'est-ce qui fait que tout ce qui est est ?) dans une question de type théologique (quel est la première cause qui amène à l'être l'ensemble de ce qui est ?). Dans la Métaphysique, il décrit Dieu comme le premier moteur immuable, incorruptible, et le définit comme la pensée de la pensée, c'est-à-dire comme un Être qui pense sa propre pensée, l'intelligence et l'acte d'intelligence étant une seule et même chose en Dieu : « L'Intelligence suprême se pense donc elle-même... et sa Pensée est pensée de pensée. ». Il est en ce sens une forme ou un acte sans matière qui provoque en premier l'ensemble des mouvements et par suite l'actualisation de l'ensemble de ce qui est.

### **L'Éthique**

Dans le domaine de l'action, Aristote distingue la praxis, action immanente qui a sa fin en elle-même, et la poïesis, au sens large la production d'une œuvre extérieure à l'agent. Cette distinction place d'une part les sciences pratiques (éthique et politique) et les sciences poétiques.

### **Le bonheur**

Selon Aristote, toute action tend vers un bien qui est sa fin ; mais on peut subordonner les fins à la fin dernière de l'homme par rapport à laquelle elles sont elles-mêmes des moyens. Le postulat est donc l'unité des fins humaines. Il ne semble pas considérer la possibilité de conflits par exemple entre des fins techniques et des fins morales.

Le bien suprême est le bonheur, mais les opinions le concernant sont variables : ce bien serait le plaisir, les honneurs ou les richesses. Cependant pour Aristote, le bien suprême est au-delà des biens particuliers qui ne sont que des moyens par lesquels le bonheur peut se réaliser. La signification du bien n'est donc pas unique, il n'est pas une substance, mais une unité analogique entre différentes acceptions. Aristote souligne trois caractéristiques du souverain Bien :

l'autosuffisance ou autarcie. Le bonheur est un bien qui se suffit à lui-même (on ne cherche pas le bonheur pour autre chose que le bonheur).

L'achèvement : il est fini, on ne peut rien y ajouter.

Son caractère fonctionnel.

Dans sa conception du bonheur, Aristote ne se limite pas à la vertu : le bonheur ne peut être achevé sans les biens du corps et les biens extérieurs. Aussi le bonheur de l'homme, s'il dépend de lui, dépend aussi des circonstances extérieures ; dire comme les Stoïciens que le sage est heureux jusque sous la torture, « c'est parler pour ne rien dire ». Au contraire, l'homme vertueux est celui qui compose avec les circonstances pour agir avec toujours le plus de noblesse possible : l'homme se contente du meilleur possible, sans être passif, et ne recherche pas un absolu illusoire.

Enfin, le dernier caractère du bien, est d'être l'acte propre de chaque être :

le bonheur n'est pas être, possession ou simple potentialité, il est usage effectif, activité et faire ;

l'acte propre de chaque être est celui qui est le plus conforme à son essence : c'est l'excellence de l'âme, dans les vertus intellectuelles et morales.

Le philosophe Jean Greisch proposait de traduire le terme εὐδαιμονία, par épanouissement plutôt que par bonheur. En effet, le bonheur est actuellement identifié à des instants subjectifs qui procurent un certain grisement. Le bonheur chez Aristote est tout autre : il s'agit plutôt d'un état de vie constant, rationnel et vertueux, qui se vit notamment dans la sphère politique, c'est-à-dire dans la vie de la cité grecque. Ce bonheur est appelé bonheur humain en ce qu'il s'agit de l'épanouissement de l'être humain dans la vie de la cité, sous la conduite de la droite raison et des vertus.

Cependant, il existe un bonheur supérieur au bonheur humain : c'est ce qu'Aristote appelle le bonheur divin. Il s'agit de l'activité de l'intelligence spéculative en tant qu'elle trouve sa fin en elle-même et ne vise rien de supérieur. Aristote constate qu'il s'agit là du bonheur des dieux : la vie de l'intelligence est également divine par rapport à l'existence humaine. Ce bonheur que procure l'activité de l'intelligence est absolument indépendant de tout autre chose et il est voulu pour lui-même.

### **La vertu**

La vertu (aretè, excellence) est une disposition acquise, consistant dans un « juste milieu relatif à nous, lequel est déterminé par la droite règle et tel que le déterminerait l'homme prudent » (Éthique à Nicomaque). Ce n'est ni un don, ni une science. La moralité n'est pas seulement de l'ordre du logos (connaître le bien ne suffit pas pour le faire), mais du pathos et de l'êthos (mœurs). La vertu doit donc

pénétrer la partie irrationnelle de l'âme, siège des vertus morales (contrairement aux vertus dianoétiques, propres à la partie rationnelle de l'âme). En raison de sa nature de juste milieu, la vertu suppose deux vices contraires, l'un qui est un excès (comme la témérité), et l'autre un manque, un défaut (comme la couardise).

Aucune définition générale de la vertu ne peut être donnée, car c'est l'expérience de l'homme prudent, son discernement acquis qui sont les critères de la droite règle. Il y a néanmoins une norme objectivable : le milieu entre un défaut et un excès, l'usage mesuré de la passion qui n'est pas une moyenne mathématique mais un équilibre individualisé et relatif à la situation. Aristote définit donc les vertus dans les situations sans lesquelles elles n'existent pas. L'existence précède ainsi le concept d'une vertu.

La vertu peut prendre deux formes : la vertu éthique ou « prudence » (phronesis) et la vertu intellectuelle ou « sagesse » (sophia).

### **La prudence : phronesis**

La prudence, ou sagacité, (φρόνησις) est une vertu morale qui s'attache aux actes contingents, c'est-à-dire relativement au bon agir. Cette disposition a pour fin le sujet agissant lui-même, c'est-à-dire que la prudence permet de se constituer vertueux. Elle régleme en quelque sorte l'usage des passions c'est-à-dire qu'elle consiste en un juste usage des passions et des affects (pathoi) selon les circonstances. C'est pourquoi, bien qu'elle soit dans la partie rationnelle de l'âme, elle ne porte pas sur le nécessaire mais sur le contingent, puisqu'elle agit selon les circonstances. La prudence consiste par exemple à savoir quand il faut être en colère, jusqu'à quel point et avec qui. Elle est donc capacité à agir selon les circonstances de façon adéquate : l'homme prudent sait appliquer, après délibération, les principes universels aux situations particulières.

### **La sagesse**

La sagesse ou sophia (σοφία) est la vertu de la partie rationnelle de l'âme qui s'occupe du nécessaire. Elle s'occupe des premiers principes théoriques et pratiques. La sagesse est donc une science : « qui connaît en vue de quelle fin les choses sont faites, fin qui est, dans chaque être son bien et du souverain Bien dans l'ensemble de la nature ». C'est donc la science théorique la plus élevée, c'est-à-dire la science architectonique par excellence. Et comme elle s'attache à comprendre le monde de façon scientifique, c'est-à-dire à décrypter la nécessité dans les choses, elle prend la forme de la physique, de la cosmologie, de l'ontologie et de la théologie. Mais elle est également une totalité, savoir qu'elle englobe également la vertu de prudence (ou de sagacité) et la vie vertueuse qui est plutôt pratique.

Comme elle consiste en la contemplation des vérités nécessaires et loin des contingences, elle est dite divine. Celui qui est sage (sophos) se consacre donc à une vie contemplative (bios theoretikos) loin des passions et des souffrances. C'est cette vertu qui constitue la plus haute forme de vertu selon Aristote et non la prudence.

### **Volonté et responsabilité**

Aristote est le premier philosophe de l'Antiquité à avoir analysé les conditions de la détermination

volontaire.

Certaines de nos actions ne peuvent être rapportées à notre volonté et on ne peut par conséquent nous en rendre responsables. Ces actions, ce sont celles que nous faisons par violence ou par ignorance. Nous subissons en effet quelquefois des contraintes extérieures auxquelles il nous est impossible de résister. Nous ne sommes donc pas responsables de notre conduite.

Mais un homme peut faire aussi une mauvaise action parce qu'il ignore qu'elle est mauvaise, et qu'il n'a pas l'idée d'une action meilleure qu'il faudrait faire. On ne peut donc l'accuser de faire volontairement le mal. Néanmoins, l'ignorance ne conduit pas nécessairement au pardon : il y a des cas où l'on punit l'ignorance, parce qu'il est des choses qu'il dépendait de l'homme de savoir et qu'il aurait dû savoir (Éthique à Nicomaque, III). Et ainsi, nous nous apercevons parfois de notre ignorance et notre erreur, et nous reconnaissons que nous avons mal agi. Mais, quoi qu'il en soit de notre ignorance, elle n'est jamais absolue, et nous considérons toujours les principes généraux qui doivent diriger la volonté. En conséquence, nous commettons le mal en nous trompant sur les circonstances où nous sommes et sur les moyens qu'il s'agit d'employer.

Qu'en est-il des actions faites en vue du plaisir ? Nous les faisons toujours de nous-mêmes, que nous soyons motivés par des sentiments nobles ou par l'égoïsme de la passion. Notre volonté les fait parce que nous y trouvons notre plaisir : nous en sommes donc responsables.

### **La politique et l'économie**

La Politique est l'un des plus anciens traités de philosophie politique de la Grèce antique.

Le mot politique tire son étymologie du mot grec polis, qui correspond à la cité (dans l'étymologie latine civitas).

La cité est définie comme la communauté politique, et celle-ci nettement distinguée des communautés familiales et villageoises dont la fin est la reproduction (biologique et économique) de la vie, condition nécessaire mais non suffisante de son humanité. Ce qui distingue précisément l'homme, qui est défini dans sa spécificité comme un « animal politique » : ἄνθρωπος φύσει πολιτικὸν ζῷον (anthropos phusei politikon zoon) Cette faculté, selon Aristote, est révélée par notre langage, dont la fin est de démarquer le juste de l'injuste ou de dénoncer les faux savoirs, les réputations usurpées. C'est-à-dire qu'il réalise pleinement et ne parvient en ce sens à l'autarcie en tant qu'homme que dans la communauté politique. Vivre en effet ne lui suffit pas : vivre bien, s'épanouir, suppose encore de vivre dans une communauté de justice, qui le reconnaîtra à sa valeur en lui donnant ce qui lui revient. C'est en ce sens que la cité est nécessaire à l'homme, et que celui-ci ne peut exister pleinement qu'en elle, comme la partie dans le tout : d'une nécessité spirituelle, bien plus que matérielle.

Aristote n'est cependant pas naïf, et tient deux analyses en même temps : chaque homme revendique la justice pour bien vivre et se réaliser, et c'est pourquoi au-delà de la communauté familiale et de la communauté économique (le « village ») il ne peut vivre pleinement homme que dans la cité (communauté politique) - celle-ci étant définie par la fin commune de ses membres, la justice. Mais si la

justice est notre fin commune (et nous nous accordons tous en ce sens sur sa définition : donner à chacun ce qui lui revient, ce à quoi il a droit, ce qu'il mérite), elle est en même temps une fin disputée. Car si tous s'accordent sur sa définition, personne ne s'accorde sur ses critères (qui mérite quoi ? en fonction de quel critère ?). Le livre IV de La Politique, qui porte précisément sur les causes des séditions, explique clairement ce point par une analyse sociologique avant la lettre : chaque classe, suivant sa position sociale, interprète les critères de la justice à son avantage. Le riche estime que le critère du mérite est la richesse, le noble estime qu'il s'agit de la noblesse (la vertu), et le peuple, dénué de tout, estime que ce n'est aucune propriété en particulier mais la liberté qu'il possède en commun avec toutes les autres classes... La communauté politique est donc essentiellement une communauté de la mésentente et du conflit : chacun visant la même fin de justice, mais interprétant son contenu suivant des critères divergents.

Dans La Politique, Aristote tend à analyser l'origine, la finalité et le fonctionnement de l'État, mais aussi à étudier le fonctionnement des régimes politiques de son époque. Son but est de dégager le meilleur régime politique possible, l'État idéal. En même temps, il veut que cela soit réalisable.

D'autre part, Aristote poussa la réflexion sur l'économie plus loin que Platon. Aristote est un fondateur de la pensée médiévale, en économie en particulier, et on trouve dans ses ouvrages des concepts précurseurs de la pensée économique moderne.

Aristote montre avec les Économiques et l'Éthique à Nicomaque la différence fondamentale entre l'économique et la chrématistique. La chrématistique (de *khréma*, la richesse, la possession) est l'art de s'enrichir, d'acquérir des richesses. Selon Aristote, l'accumulation de la monnaie pour la monnaie est une activité contre nature et qui déshumanise ceux qui s'y livrent : suivant l'exemple de Platon, il condamne ainsi le goût du profit et l'accumulation de richesses. Il y a en effet confusion entre le moyen et la fin : l'argent est un moyen pour échanger des valeurs d'usage en vue de satisfaire la vie. La chrématistique ne consiste en revanche qu'à accumuler la richesse comme fin en soi, comme si celle-ci en elle-même pouvait épanouir l'être humain.

La grande thèse aristotélicienne, sur laquelle il va bâtir toute sa philosophie politique, est que l'homme est d'abord un animal politique. L'exigence de justice, si conflictuelle soit elle dans la cité, domine la vie et permet seule en se réalisant de réaliser l'être humain. Mais tout être humain n'est pas égal à l'homme libre et politique : Aristote distingue l'esclave, l'enfant, la femme et l'homme. « En effet, c'est d'une manière différente que l'homme libre commande à l'esclave, l'homme à la femme, l'homme adulte à l'enfant. Tous ces gens possèdent les différentes parties de l'âme, mais ils les possèdent différemment : l'esclave est totalement dépourvu de la faculté de délibérer, la femme la possède mais sans autorité, l'enfant la possède mais imparfaite ».

## **Rhétorique**

Aristote compose trois ouvrages de rhétorique majeurs : la Poétique, la Rhétorique et les Topiques.

Pour Aristote, la rhétorique est avant tout un art utile. Moins qu'un moyen de persuasion, elle est un « moyen pour argumenter, à l'aide de notions communes et d'éléments de preuves rationnels, afin de



faire admettre des idées à un auditoire ». Elle a pour fonction de communiquer les idées, en dépit des différences de langage des disciplines. Aristote fonde ainsi la rhétorique comme science oratoire autonome de la philosophie.

Par ailleurs, Aristote va développer l'art rhétorique. En distinguant trois types d'auditeurs, il distingue ainsi, dans la Rhétorique, trois genres rhétoriques, chacun trouvant à s'adapter à l'auditeur visé et visant un certain type d'effet social.

À chaque discours s'accorde une série de techniques et un temps particulier : le passé pour le discours judiciaire (puisque c'est sur des faits accomplis que porte l'accusation ou la défense), le futur pour le délibératif (on envisage les enjeux et conséquences futures de la décision objet du débat), enfin le présent essentiellement mais aussi le passé et le futur pour le démonstratif (il est question des actes passés, présents et des souhaits futurs d'une personne). Le judiciaire a le syllogisme rhétorique ou enthymème comme instrument principal, le délibératif privilégie l'exemple et l'épidictique enfin met en avant l'amplification.

Chaque ouvrage d'Aristote permettra ainsi de rendre une méthodologie rationnelle de l'art oratoire. L'héritage platonicien, en dépit de divergences fondamentales entre les deux philosophes, est ainsi conservé à travers la dialectique. Aristote en définit les règles dans les livres V et VI de l'Organon. Celle-ci se fonde sur la logique, également codifiée par Aristote. Les Topiques définissent le cadre des possibilités argumentatives entre les parties, c'est-à-dire les lieux rhétoriques. Pour Jean Jacques Robrieux, « Ainsi est tracée, avec Aristote, la voie d'une rhétorique fondée sur la logique des valeurs ». Par ailleurs, Aristote a surtout permis la tripartition ethos, pathos, logos.

### **Poétique**

Dernière œuvre du corpus aristotélicien, probablement une des plus connues d'Aristote, La Poétique s'intéresse aux différents aspects de l'art poétique, comme la tragédie, l'épopée, et de manière anecdotique la musique. Aristote mentionne un futur ouvrage sur la comédie qui fait partie des œuvres disparues d'Aristote.

Contrairement à son maître, Platon, qui entre autres dans La République et dans Les Lois s'était montré très critique envers la tragédie, considérant qu'elle avilissait l'homme et lui faisait croire sur les dieux des choses fausses, Aristote voit dans cet art un moyen pour l'homme de purifier l'âme de ses passions.

Cette purification, ou catharsis vient de la pitié et la crainte qu'éprouvent les spectateurs envers les personnages de la tragédie. Pour que cette catharsis soit possible, il faut que les personnages soient une imitation (mimêsis) des passions humaines, des imitations aussi vraisemblables que possibles. L'intrigue, elle, doit être aussi cohérente que possible, et se dérouler sans accroc depuis la situation de départ jusqu'à la conclusion. Le meilleur exemple, pour Aristote, c'est l'Œdipe Roi, de Sophocle ; à l'opposé, la Médée d'Euripide est considérée comme un exemple inférieur de tragédie, du fait du *deus ex machina* final (Médée emporte les cadavres des enfants qu'elle a eu avec Jason sur un chariot de feu).

La manière dont opère la catharsis n'est pas claire, dans le texte d'Aristote. Les spectateurs des tragédies

prennent plaisir à voir des scènes qui leur seraient insoutenables dans la vie quotidienne : c'est peut-être dans cette esthétisation que les sentiments peuvent se purifier.

### **Postérité**

L'œuvre d'Aristote a eu une postérité considérable (aristotélisme). Son œuvre s'est transmise en plusieurs étapes, tantôt avec une fidélité exacerbée, tantôt avec de profondes remises en causes.

### **Antiquité**

Les ouvrages d'Aristote tels que nous les connaissons n'ont pas été conçus par Aristote lui-même. Le classement de ses notes en volumes est dû à Andronicos de Rhodes, le premier éditeur d'Aristote, qui vécut vers le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Nous lui devons les titres des ouvrages d'Aristote, comme Éthique à Nicomaque ou la Métaphysique.

Le successeur d'Aristote à la tête du Lycée fut Théophraste, qui écrivit des ouvrages sur les plantes et conçut le « Premier moteur » de manière plus immanente que ne l'avait fait Aristote lui-même.

À la disparition du Lycée, certains travaux d'Aristote disparaissent ; des ouvrages sont perdus (dont une partie, qui n'était vraisemblablement composée que de copies des originaux, lors de la destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie), et la Métaphysique ne fut éditée que très tardivement.

Aristote fut commenté par la tradition néoplatonicienne et intégré à cette philosophie, qui tenta une synthèse entre Platon, Aristote et l'orientalisme, par exemple Plotin, Porphyre et Simplicios.

Le philosophe latin Boèce, également consul de l'Empire romain autour de l'an 500 sous le roi ostrogoth Théodoric le Grand, traduisit la Logique et les Analytiques d'Aristote. Il laissa en outre trois livres de commentaires. Son œuvre, à la disposition des intellectuels du haut Moyen Âge, fait de lui un relais majeur entre l'Antiquité et le Moyen Âge occidental.

### **Moyen Âge**

Pendant le haut Moyen Âge, on ne connaissait en Occident que les œuvres d'Aristote traduites par Boèce à la fin de l'Antiquité. En revanche, les œuvres d'Aristote ont été largement diffusées dans l'ensemble du monde arabo-musulman grâce aux traductions en arabe réalisées dans le réseau des Maisons de la sagesse. Elles étaient présentes aussi en grec dans les bibliothèques de l'Empire byzantin.

Plus tard au Moyen Âge - au XIII<sup>e</sup> siècle pour être précis - se déroula un mouvement général de traduction d'œuvres de philosophes et scientifiques grecs et arabes par des érudits des trois grandes religions monothéistes (christianisme, judaïsme, islam) (Voir Hunayn ibn Ishaq). Ces traductions eurent lieu entre 1120 et 1190, dans diverses villes d'Espagne dont Tolède, dans plusieurs villes d'Italie (Palerme, Rome, Venise, Pise), ainsi qu'au Mont Saint-Michel. Cette période correspond à la Renaissance du XIII<sup>e</sup> siècle. Les œuvres d'Aristote furent traduites directement du grec au latin par Jacques de Venise, ainsi que par Gérard de Crémone en Espagne (de l'arabe) et Henri Aristippe en Sicile (du grec), puis par Albert le Grand et Guillaume de Moerbeke, proche de Thomas d'Aquinote.

La philosophie spéculative d'Aristote fut alors redécouverte, dans un contexte de rivalités d'écoles, grâce également aux philosophes judéo-musulmans, en particulier Maïmonide et Averroès. Selon le spécialiste Alain de Libera, les commentaires sur Aristote composés par Averroès font considérer celui-ci comme « un des pères spirituels » de l'Europe occidentale.

Au xiii<sup>e</sup> siècle, la philosophie aristotélicienne, transformée par Thomas d'Aquin en doctrine officielle de l'Église catholique romaine, malgré quelques soubresauts tels la Condamnation de 1277 d'un ensemble de propositions aristotéliciennes par l'évêque de Paris Étienne Tempier, devint alors la référence philosophique et scientifique de toute réflexion sérieuse, donnant ainsi naissance à la scolastique et au thomisme. On considère que Thomas d'Aquin a effectué une réconciliation entre les œuvres d'Aristote et le christianisme. Il a notamment commenté la Métaphysique, le livre De l'âme, les Politiques, la Logique et l'Éthique à Nicomaque. Aristote est l'auteur le plus cité dans la Somme théologique et il y a eu de nombreux conflits d'interprétation entre Thomas d'Aquin et les philosophes musulmans comme Averroès. Le succès de cette entreprise fut si grand que dans les universités chrétiennes, on nommait Aristote simplement « le Philosophe ».

Le franciscain Roger Bacon, au xiii<sup>e</sup> siècle, entreprit de vérifier par curiosité certains aspects de l'œuvre d'Aristote qui n'avaient pas fait l'objet d'une révision critique. À sa surprise, il découvrit que quelques faits exposés dans l'Organon étaient erronés.

La via moderna et le nominalisme (Guillaume d'Ockham) réformèrent la philosophie aristotélicienne et préparèrent le terrain pour la Renaissance. Par ailleurs, Dante Alighieri s'inspire beaucoup de l'aristotélisme, sous sa forme thomiste et averroïste, par exemple dans le De la Monarchie.

### **Époque moderne**

Des controverses internes à la scolastique avaient commencé à entraîner son déclin au xv<sup>e</sup> siècle : en France, le premier à remettre en cause la doctrine physique d'Aristote fut Pierre de la Ramée (1515-1572) qui déclara dans sa thèse : « quaecumque ab Aristotele dicta essent commentitia esse », « tout ce qu'a dit Aristote n'est que fausseté ».

Francis Bacon, l'un des pères de la science et de la philosophie modernes, contestera l'autorité d'Aristote dans Du progrès et de la promotion des savoirs (1605) : « Le savoir dérivé d'Aristote, s'il est soustrait au libre examen, ne montera pas plus haut que le savoir qu'Aristote avait. »

La Réforme protestante est une vaste réaction contre l'intellectualité scolastique, et Luther ne perdra pas une occasion dans sa correspondance d'exprimer sa haine contre la pensée d'Aristote (sous sa forme thomiste, qui servit idéologiquement à justifier le papisme).

De même, Nicolas de Cues s'oppose vivement à l'aristotélisme et au thomisme, notamment dans la Docte ignorance, leur préférant le socratisme platonicien et la mystique de Maître Eckhart.

De manière générale, un grand mouvement pluriel de réaction à la doxa aristotélicienne (l'aristotélisme scolastique) naît à la Renaissance, qui aboutira à la science et à la philosophie modernes.

Il faudra attendre Galilée puis Torricelli et Blaise Pascal pour que, sur des bases expérimentales, quelques-uns de ses enseignements en matière de sciences physiques soient contestés : suicide du scorpion entouré de flammes, vitesse de chute des corps proportionnelle à leur poids, horreur de la nature pour le vide, etc. Les critiques de l'époque moderne ne sont pas surprenantes étant donné qu'Aristote vécut au ive siècle av. J.-C., et qu'il ne disposait pas des moyens d'observation et d'expérimentation scientifiques apparus à partir du xviiie siècle.

À partir du début du xviiie siècle, la controverse sur les représentations du monde (géocentrisme contre héliocentrisme) entraîna la remise en cause de l'œuvre d'Aristote. En effet, dans ce que l'on appela ultérieurement la Métaphysique, Aristote représentait le monde en deux parties (sublunaire et supralunaire). Les astres étaient supposés être des sphères parfaites, entraînées par le mouvement de sphères homocentriques tournant autour de la Terre, centre de l'Univers. La thèse géocentrique, maintenue dans le modèle astronomique développé par Hipparque et Ptolémée fut généralement admise pendant presque un millénaire et demi. Le géocentrisme, déjà remis en cause par Copernic (1543), fut fortement attaqué, à partir du début du xviiie siècle, par des personnages comme Giordano Bruno, et surtout Galilée. Galilée avait mis en scène dans le Dialogue sur les deux grands systèmes du monde (Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo de 1632) trois personnages, dont l'un (Simplicio) était favorable aux théories d'Aristote. Galilée fut condamné en juin 1633, et sa peine commuée par Urbain VIII en assignation à résidence.

Descartes apprit l'issue du procès de Galilée en novembre 1633, et lorsqu'il reçut une copie de l'ouvrage de Galilée, il renonça à publier son propre ouvrage (le Traité du monde et de la lumière).

C'est ainsi que Descartes décida de se lancer dans une carrière philosophique, et écrivit successivement le célèbre Discours de la méthode (1637), les Méditations métaphysiques (1641), et les Principes de la philosophie (1644). Descartes, influencé par les idées de son siècle, critiqua vivement les positions des « aristotéliens » et précipita la fin de la scolastique, parachevée par l'empirisme et Kant.

On reprochait à l'œuvre d'Aristote quelques invraisemblances dans sa physique, par rapport aux découvertes de la science moderne au xviiie siècle, comme :

Monde sub-lunaire/ supralunaire (Sphères parfaites, en contradiction avec les montagnes sur la lune, les taches solaires, les satellites de Jupiter observés par Galilée),

Mouvement, associé à la force, et non à l'accélération (en fait la force correspond à la cause efficiente),

Mouvement des projectiles dû à la poussée de l'air,

Impossibilité du vide. Platon nie le vide, Aristote demeure entre négation et affirmation<sup>40</sup>.

### **Époque contemporaine**

La philosophie cartésienne et ses suites au xviiiie siècle eurent donc pour effet de faire oublier la métaphysique d'Aristote, et par voie de conséquence, toute sa philosophie et la métaphysique scolastique. Dans la plupart des ouvrages d'histoire des sciences et de philosophie, jusqu'à la Seconde

Guerre mondiale, l'œuvre d'Aristote a systématiquement été décriée, en raison de la représentation géocentrée, en même temps que l'on critiqua les erreurs de l'Église catholique romaine dans le procès de Galilée.

Néanmoins, le XIX<sup>e</sup> siècle vit un retour à la métaphysique aristotélicienne, sous la plume de Ravaisson, Trendelenburg et Brentano, précédés d'ailleurs par la dernière philosophie de Schelling. Le mouvement initié par Brentano aboutit à la révolution philosophique de Heidegger, qui répète la question de l'être, occultée par les modernes, à partir de son commencement aristotélicien.

L'influence d'Aristote demeure présente dans la philosophie contemporaine avec les nombreuses références à son œuvre dans la pensée d'Hannah Arendt et chez les philosophes politiques communautaristes. La philosophe américaine Ayn Rand s'en revendique aussi considérablement.

La grande influence de l'œuvre d'Aristote s'explique sans doute en partie par son caractère encyclopédique, qui tente de totaliser le savoir. Platon l'appelait d'ailleurs « le lecteur ». Pourtant, si l'on a pu considérer Aristote comme la synthèse incarnée de toute la culture philosophique et scientifique grecque, il n'est pas concevable de considérer, aujourd'hui comme hier, que sa philosophie donne une réponse simple et définitive à toute question : au contraire, la lecture attentive de ses œuvres montre qu'Aristote avait conscience de ce qu'il peut y avoir d'interminable dans la recherche de la vérité, et que certaines questions d'ordre métaphysique restent ouvertes. C'est la postérité d'Aristote qui en donnera une image de dogmatique ayant réponse à tout, et c'est cette image qui sera combattue par Francis Bacon dans son *Nouvel Organon*. Ainsi, l'Aristote du XIX<sup>e</sup> siècle sera plus célébré pour ses intuitions métaphysiques et les questions qu'il laisse ouvertes, que pour ses vues scientifiques et encyclopédiques.

Historiquement, Aristote apparaît comme le premier auteur effectuant des classifications hiérarchiques du savoir de façon systématique. Ce mode de classement, qui pourrait être de son invention (il était en tout cas inconnu des bibliothécaires de Sumer), a survécu jusqu'à nos jours. Il est employé par exemple dans les cartes heuristiques depuis les années 1970, dans un esprit holistique. Nous ne commençons à nous en détacher qu'avec les bases de données relationnelles.

En septembre 1998, une encyclique du pape Jean-Paul II (*Fides et ratio*) souligne l'importance de la philosophie d'Aristote dans la transmission du savoir et la réconciliation entre la foi et la raison.

On trouve aujourd'hui des traductions d'ouvrages d'Aristote dans le Scriptorial d'Avranches, ouvert en août 2006.

## **Les catégories d'Aristote**

### **Présentation de l'œuvre**

### **Plan de l'ouvrage**

Le traité des Catégories peut être découpé en trois parties : une introduction (ch. 1-3) qui définit l'homonymie, la synonymie, la paronymie, puis fait la distinction entre ce qui se dit en combinaison et ce qui se dit sans combinaison, et classe ensuite les étants ( ce qui est) d'après leur rapport à la prédication.

( ce qu'on en dit ) La deuxième partie (ch. 4-9) traite des dix catégories ou dix acceptions de l'être, qui se disent sans combinaison. Enfin, la troisième partie (ch. 10-15) traite des post-prédicaments, qui sont cinq notions censées compléter le système catégorial.

### **La question de l'authenticité**

Plusieurs raisons en apparence solides, tirées d'indices à la fois internes et externes, militent contre l'attribution traditionnelle du traité des Catégories à Aristote, mais la thèse de l'inauthenticité de l'ouvrage n'a jamais réussi à emporter la conviction d'une majorité de spécialistes de la philosophie ancienne, qui continuent pour la plupart, dans leurs travaux, à citer le traité comme étant de la main d'Aristote. L'un des principaux arguments en faveur du caractère apocryphe du texte est l'extrême brièveté du chapitre 9 qui traite des six dernières catégories. Ce chapitre introduit une rupture importante dans le fil du texte.

Le traducteur Jules Tricot considère le traité comme authentique, avec un léger doute concernant la partie sur les post-prédicaments, doute déjà exprimé par Andronicos de Rhodes en son temps. La nette différence de style rédactionnel entre la première moitié des Catégories (ch. 1-9, contenant l'introduction et l'étude des catégories proprement dites) et la deuxième (ch. 10-15, contenant l'étude des post-prédicaments) plaide en faveur de l'inauthenticité du texte. Le contenu de la partie sur les post-prédicaments et son existence au sein du traité des Catégories n'apparaissent pas comme nécessaires au premier abord. Jules Tricot considère néanmoins que le « fond et la forme » de l'argumentation, ainsi que le fait qu'Aristote cite le traité des Catégories dans d'autres ouvrages de sa main, ne permettent pas de mettre en doute l'authenticité de l'œuvre. Le commentateur ancien Simplicius ajoutait un troisième argument en faveur de l'authenticité des Catégories : le fait que toute la philosophie d'Aristote ne serait pas cohérente, serait comme « sans tête », sans les fondements que pose ce traité. Néanmoins, comme le pense Martin Achard, cet argument semble reposer sur une vision postérieure et systématisante de la pensée d'Aristote qui ne trouve pas d'appui précis dans les écrits du Stagirite.

Frédérique Ildefonse et Jean Lallot, dans leur édition et traduction du texte, pensent que le traité des Catégories est incontestablement fidèle à la pensée aristotélicienne, mais émettent un doute quant au fait qu'il n'y aurait pas eu d'interventions d'autres auteurs qu'Aristote dans la rédaction de l'œuvre qui nous est parvenue. Selon les traducteurs, une « enquête approfondie reste à faire » pour déterminer ce qui a effectivement été écrit par Aristote, et ce qui n'est pas de lui mais des premiers péripatéticiens, tels que Théophraste.

### **Le contexte : la critique du platonisme**

Cette section est vide, insuffisamment détaillée ou incomplète. Votre aide est la bienvenue !

Le traité des Catégories appartient vraisemblablement aux écrits « acroamatiques » ou « exotériques » d'Aristote, c'est-à-dire à son œuvre destinée au grand public, contrairement à ses cours « ésotériques » qui s'adressent seulement aux initiés. Il semble même que les Catégories étaient une sorte de manuel pour débutants en philosophie. Pourtant, la difficulté de l'œuvre est considérable.

Le traité se conçoit comme une reprise et une critique des positions fondamentales exprimées par Platon.

### **Distinctions de base**

Homonyme/synonyme/paronyme

Homonyme : ce qui n'a de commun que le nom, mais l'énoncé de l'essence, la définition de ce que c'est, pour une chose, d'être tel, est propre (exemple d'Aristote : "animal est aussi bien un homme réel qu'un homme en peinture ; ces deux choses n'ont en fait de commun que le nom, alors que la notion désignée par le nom est différente") ;

Synonyme : ce qui à la fois a le même nom, et dont l'énoncé de l'essence est aussi le même (exemple d'Aristote : "l'animal est à la fois l'homme et le bœuf", l'un et l'autre réalisent l'essence de l'animal selon la même définition) ;

Paronyme : ce qui tire d'un autre une appellation en rapport avec son nom par différenciation flexionnelle (exemple d'Aristote : "ainsi de grammairien vient grammairien, et de courage, homme courageux").

Ce qui se dit :

en combinaison : « (l') homme court » ;

sans combinaison : « homme », « court ».

Ce qui est :

ce qui se dit d'un sujet tout en n'étant dans aucun sujet ("par exemple, homme") ;

ce qui est dans un sujet, mais ne se dit d'aucun sujet ("par exemple, une certaine science grammaticale" est dans l'âme ou "la blancheur") ;

ce qui se dit d'un sujet, et est dans un sujet ("par exemple, la Science est dans un sujet, savoir dans l'âme, et elle est aussi affirmée d'un sujet, la grammaire") ;

ce qui n'est ni dans un sujet, ni ne se dit d'un sujet : les substances individuelles ("cet homme, ce cheval").

Note à propos des substances individuelles : d'une manière générale, les substances premières, c'est-à-dire les individus ne sont jamais prédicat d'un sujet. Par contre, certaines singularités accidentelles (et non substantielles), comme "une certaine science grammaticale" se disent dans un sujet.

Espèce, genre, différence :

tout ce qui se dit du prédiqué se dira également du sujet ;

pour les genres distincts (non subordonnés entre eux), les différences également sont d'espèce distincte ;

des genres rangés les uns sous les autres peuvent avoir les mêmes différences ;

les genres supérieurs sont prédicats des genres inférieurs.

### **Les catégories**

Les catégories sont les genres les plus généraux de l'être. Elles correspondent aux différentes manières de signifier quelque chose en employant le verbe être (en grec). C'est pourquoi Aristote les appelle catégoriai ("chefs d'accusations") de l'être.

Les catégories sont les "expressions sans liaison", c'est-à-dire qu'aucun de ces termes, en lui-même et par lui-même, n'affirme ni ne nie : c'est seulement par la liaison de ces termes entre eux que se produisent l'affirmation et la négation. Par conséquent, elles ne sont ni vraies ni fausses (seules l'affirmation et la négation pouvant être vraies ou fausses).

Aristote donne une liste de dix catégories : la substance (ou essence), la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la position, la possession, l'action, la passion.

Cette liste est suivie d'exemples illustrant chaque catégorie : pour substance (ou essence), homme ou cheval ; pour quantité, long-de-deux-coudées, long-de-trois-coudées ; pour qualité, blanc ou grammairien ; pour relation, double, moitié, plus grand ; pour lieu, dans le Lycée, au Forum ; pour temps, hier ou l'an dernier ; pour position, couché, assis ; pour possession, chaussé, armé ; pour action, coupe, brûle ; pour passion, coupé, brûlé.

Ainsi, quand nous disons « X est un chien », nous employons le verbe être sous la catégorie de l'essence ; quand nous disons « X est professeur », nous l'employons sous la catégorie de la qualité ; quand nous disons « X est dans son bureau », sous la catégorie du lieu ; quand nous disons « X est habillé », sous la catégorie de la possession ; etc.

À cette liste s'ajoutent les opposés, les contraires, l'antérieur, le simultané et la mobilité.

### **L'essence**

Attention de bien distinguer le sens donné ici du sens donné dans l'article Substance (Aristote). Il y a en effet ici un problème d'interprétation.

Au sens fondamental, premier, l'essence est différente de l'ousia qui est ce qui ne se dit pas d'un sujet ni n'est dans un sujet, mais est le sujet : tel homme donné, tel cheval donné. ( Voir Aristote La Physique. Introduction L. Couloubaritsis. Librairie Vrin 1999 p 21)

Les essences secondes : ce à quoi appartiennent les essences au sens premier, les espèces et les genres de ces espèces.



Toute essence semble donc signifier un ceci (tode ti). Les essences premières désignent quelque chose d'individuel et de numériquement un. Les essences secondes désignent plutôt un qualifié, mais un qualifié dans le champ d'une essence et qui se dit d'une multiplicité.

### **La quantité**

### **Le relatif**

Est relatif ce qui est tel que ce qu'il est lui-même est dit être d'autre chose, ou relativement à autre chose. Par exemple, le plus grand est dit plus grand que.

L'habitus (hexis), la disposition, la sensation, la connaissance sont des relatifs.

### **La qualité**

Aristote distingue quatre sortes de qualités :

l'état (durable) et la disposition (facile à mouvoir);

la capacité ou l'incapacité de faire ou de pâtir ;

les qualités affectives et affections ;

la figure et la forme.

Les qualifiés viennent des qualités de manière paronymique.